

consistance; on ne l'a constaté que lorsqu'il était trop tard. Ainsi, par exemple, tel journaliste, sans s'en rendre bien compte, a jeté par-ci par-là des idées, fausses et dangereuses, que les lecteurs ont gobées, parce qu'elles étaient imprimées; d'autres, sans trop prendre garde non plus, n'ont pas été, assez prudents dans leurs allures et leurs attaques: ils ont blâmé et critiqué la conduite des dépositaires de l'autorité, sans égards, sans respect et même grossièrement. Ces choses ont passé, on s'est familiarisé avec elles, bien plus, on a fini par les trouver piquantes et de bon goût. Qu'est-il arrivé alors? Le voici: tous ces mauvais éléments, qu'on peut appeler *humeurs malsaines*, après avoir circulé longtemps dans les veines du corps social, ont pris une forme, une figure propre; ils se sont finalement résolus en des publications qui recèlent la puanteur et la pourriture, puanteur qui offusque tout le monde, pourriture qui provoque des nausées et qui incommode tout le monde. S'il faut faire des applications pour être mieux compris, nous dirons que telle est l'explication de l'existence du *Pays*, tel que nous l'avons actuellement, et de la *Lanterne* de M. Buies. Ces publications sont des ulcères par lesquelles s'écoule la pourriture dont souffre notre corps social. Chez elles, vous ne trouverez pas même l'ombre de respect pour qui, ou quoi que ce soit, excepté pour les choses que tout honnête homme doit excréter; elles méprisent et foulent aux pieds ce qu'il y a de plus sacré et de plus vénérable; elles affirment et défendent les principes les plus subversifs. Qu'il y ait des égouts, nous ne le trouvons pas précisément mauvais, puisque saletés il y a et qu'il faut les faire évacuer; mais le malheur c'est qu'on ne comprend pas assez qu'il faut tair la source de ces saletés.

La question de savoir s'il faut oui ou non recourir à une immigration européenne pour coloniser les vastes forêts du Canada a vivement préoccupé presque toute la presse canadienne. On est, et avec raison, unanime à dire que les premiers et les plus énergiques efforts doivent être faits dans le but de retenir nos compatriotes sur le sol canadien et de rappeler ceux qui gémissent aux Etats-Unis sous le poids du travail et de la plus profonde misère. Ah! si l'on se fut évertué depuis longtemps à améliorer le sort de nos pauvres colons; si l'on eût mis tout en œuvre pour favoriser les nouveaux établissements; si surtout l'on eût franchement répondu à ces appels qui ont été répétés si souvent à l'occasion des routes et des chemins à confectionner, on n'aurait pas à gémir aujourd'hui sur l'état des choses existant. Que ne pourrait-on pas dire, par exemple, de ce qui aurait pu être fait et de ce qui n'est pas encore fait en faveur de la colonisation du Saguenay et du lac St. Jean? Depuis combien d'années sollicite-t-on des roies de communication, et quels résultats véritablement appréciables ont obtenu ces sollicitations? Jusqu'à ces dernières années, on ne s'est occupé de la colonisation que comme d'une affaire de la plus minime importance, et par là on a jeté le découragement dans l'âme de bon nombre de nos colons.

Il faut aujourd'hui réparer les torts que l'on a eus, torts que nous ne voulons nullement imputer à la mauvaise volonté. Commençons par faire en faveur de nos compatriotes ce que nous nous proposons de faire en faveur des étrangers: rappelons parmi nous les canadiens qui sont aux Etats-Unis et qui soupirent après l'heure de retour dans la patrie. Ils nous adressent même des supplications. Dès le mois d'avril dernier, comme on le voit par les pièces que publie l'*Ordre*, plusieurs canadiens, résidant aux Etats-Unis, ont adressé à M. Bourassa, membre du parlement provincial, une requête par laquelle ils demandent à notre gouvernement de vouloir bien leur octroyer quelques-uns de ces milliers d'acres de terres incultes, dont le défrichement donnerait la vie et l'établissement à eux et à leurs enfants. On ne saurait, nous n'en doutons pas, vu les idées qui ont actuellement cours, se refuser à une pareille demande.

Dans l'intérêt de ceux de nos compatriotes qui s'imaginent que tout est couleur de rose chez nos voisins, les Yankees, il est bon de citer un fragment d'une lettre de M. Vaillant, l'un des signataires de la requête dont nous venons de parler. Elle confirme ce qui a été dit tant de fois, que les canadiens aux Etats-Unis gémissent pour la plupart dans une profonde misère.

« Il faut, dit-il, rendre justice à la majorité des émigrants, ils ne laissent le Canada que dans le louable dessein de gagner l'argent nécessaire à l'établissement de leurs enfants. Hélas! leur espoir est presque toujours déçu, car la plupart des enfants, pour le bien-être desquels on a si témérairement sacrifié les douces racines du sol natal, adoptent bientôt la langue, les mœurs et jusqu'à la religion des Yankees. »

« Pour venir à l'appui de cet avis, je n'aurais qu'à vous citer ce dont j'ai été témoin dans l'Illinois, cet El Dorado du cultivateur canadien, ce sol si vanté pour sa fabuleuse fécondité. Je n'aurais qu'à vous donner une esquisse de la dégradante misère où sont plongés sans espoir près de 200 familles canadiennes, dont les pères et les fils sont assimilés aux esclaves noirs de la Louisiane. »

« Franchement, je désirerais que ma famille n'eut pas besoin de mon travail quotidien, afin de me mettre incontinent à l'œuvre et de montrer aux canadiens qui sont sur le point d'émigrer, le tableau effrayant de la misère et de la dégradation qui les attendent aux Etats-Unis, trop heureux si, par ce moyen, je pouvais en détourner quelques-uns de l'abîme. »

Ces paroles sont claires et fortement accentuées; elles n'ont pas besoin de commentaires; nous les livrons aux méditations de ceux qui seraient tentés d'aller chercher fortune aux Etats-Unis.

Soins à donner au bétail.

(Suite et fin.)

Le cultivateur habile effectue graduellement tout changement de régime, pour que l'estomac du bétail s'habitue sans accidents aux nouveaux aliments qui lui sont offerts.

Après les repas, quand les animaux reposent, il interdit l'entrée des étables. Ce soin est particulièrement nécessaire pour le bétail à l'engrais. Afin d'assurer la régularité des consommations il mesure et pèse tout exactement. Pour peu que son exploitation soit importante, nous lui conseillons d'acheter une bascule pour la pesée du bétail; puis de s'en servir de temps en temps. De cette manière, il connaîtra parfaitement la valeur de ses animaux, et il appréciera avec certitude les résultats du régime auquel ils sont soumis.

On aurait en général intérêt à faire subir aux aliments certaines préparations culinaires.

D'abord tubercules et racines doivent être lavés et pour les donner crus, il faut les couper en petits morceaux. La cuisson augmente beaucoup la valeur nutritive de ce genre d'aliments; et souvent doit être considérée comme nécessaire. Cuits, triturés, macérés, les grains sont mieux digérés que dans leur état naturel. Afin de rendre la paille et les fourrages secs plus faciles à digérer, on les hache au moyen de divers appareils. De quelque manière qu'ils soient traités, les aliments ne doivent jamais sentir le moisir ni la pourriture.

Un instinct général porte tous les animaux à rechercher le sel. Concluons que cette substance est salubre; mais à trop forte dose, elle devient nuisible. Comme on ne saurait déterminer la portion qui convient au tempérament de chaque sujet, le mieux est de s'en rapporter à son instinct et de mettre dans le râtelier un bloc de sel gemme ou un sac rempli de sel qu'il peut lèche à volonté. On pourra aussi se servir de sel pour faire accepter, em-